

Michèle Lesage-Catel

Post Meridiam



Michèle Lesage-Catel

Post Meridiam

© Michèle Lesage-Catel, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1132-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIERE PARTIE
GRANDE ET PETITE CUISINE

Un véritable capharnaüm, ce bureau !

La jeune journaliste y est introduite, après une bonne heure d'attente, et découvre un avocat replet dont la chemise se tend sur l'estomac. La ceinture s'orne de l'initiale d'une grande marque.

Pierre-Marie Puysaigues jouit d'une certaine renommée et déploie un talent sulfureux dans nombre d'affaires de presse dont se régaler les médias. La soustraction de documents confidentiels, leur copie illicite, les rumeurs, la diffamation sont pour lui un terrain de jeu. Il y excelle, il y brille par ses bons mots, il fait retentir sa voix de baryton dans les prétoires. Et quel culot dans l'argument, quel panache dans la péroraison !

Quand la jeune femme entre, l'homme enfle une veste qui donne un peu de tenue à l'ensemble. Son visage aux traits réguliers, un peu empâtés, se détend en un sourire d'accueil derrière lequel elle perçoit une évaluation rapide de sa personne. Il lui fait signe de s'asseoir devant son bureau après avoir repoussé une pile de dossiers à demi-écroulée à même le sol. Il enjoint à son assistante qui refermait la porte de faire rapidement du rangement comme s'il n'était pas l'artisan du désordre.

La jeune femme se demande ce que ce personnage négligé et sans doute négligent, autoritaire et sans doute macho, va faire de son récit.

Maître Puysaigues a devant lui une feuille blanche sur laquelle il prend quelques notes d'une grande écriture ponctuée de soulignements. Il écrit au stylo, belle marque, plume d'or pour un graphisme rapide, élégant. Un trait, deux traits, une barre en marge. Estelle peut suivre le degré d'intérêt qu'il porte à son récit. Elle a commencé par lui dire qu'elle était venue de la part de..., qu'elle connaissait sa réputation, ses succès. Il a balayé d'un geste :

— Que vous arrive-t-il ?

Estelle évoque le journal auquel elle collabore. Elle affirme être sur un scoop. Elle se demande si sa déontologie, la règle de droit, sa sécurité...

— Un peu tôt pour un avis... Alors ?

L'homme aime avancer rapidement. Elle se lance.

Au hasard d'une enquête portant sur le train de vie des politiques, elle s'est liée d'amitié avec un restaurateur du septième arrondissement, dont un ministre en vue apprécie la cuisine, dite de terroir, où la truffe et le foie gras anoblissent, pour une clientèle peu regardante à la dépense, les plats traditionnels que l'on présente « revisités » dans une vaisselle siglée aux formes épurées. Une arabesque de vinaigre balsamique et une fleur de capucine ou autre espèce comestible en garantissent l'élégance.

— Joli. C'est le début de votre article ? « *La fourchette en étain* » ? « *Le platane Saint-Germain* » ?

— Ah ! Vous connaissez...

— J'ai toutes les qualités qu'on vous a dites plus la gourmandise et un beau carnet d'adresses. Continuez.

On a su, à la rédaction du journal, que, dans un petit salon confidentiel, certain ministre réunit souvent des conseillers de l'ombre, des banquiers, des industriels. On y verrait aussi des femmes influentes et d'autres à l'activité incertaine. Ce décor caché et les intrigues qu'il semble abriter méritent quelque attention.

Estelle a enquêté.

Elle est venue pendant plusieurs semaines s'asseoir à la terrasse ou dans la salle ouverte à tous pour déguster, à midi, le plat du jour, refusant le dessert maison et laissant refroidir son café. Le journal lui a octroyé un budget dépassant largement les frais de repas habituellement remboursés. Son ordinateur ouvert, elle a demandé le mot de passe de l'établissement pour établir une connexion. Elle travaille, indifférente à tout ce qui bruit et s'agite autour d'elle.

Le patron a fini par remarquer cette jeune cliente solitaire à l'allure d'étudiante. Passant près d'elle, il lui a demandé si elle avait aimé le « lapin en folie » : un lapin aux girolles à la panse généreusement garnie d'une farce de foies et d'olives marinés dans un bouillon aux herbes, relevée de vinaigre de Modène et de gingembre. C'est sa dernière création. Il la teste sur ses habitués du déjeuner avant de le mettre à la grande carte du soir.

Elle a levé la tête, sauvegardé son travail en cours et lui a offert un sourire frais comme il n'en avait pas vu depuis longtemps. S'animant, elle est entrée très vite dans le sujet de la panse farcie du lapin, montrant une richesse de vocabulaire culinaire que le restaurateur n'aurait pas devinée à la voir, lunettes rondes sur le nez, faire voler ses doigts sur le clavier.

Il revient souvent échanger quelques mots avec elle. Il lui fait apporter un second café. Il passe lui offrir sa dernière création de dessert, un biscuit garni d'une crème et de framboises, en tentant de lui faire deviner le goût subtil caché dans la mousse légère.

— Verveine ! répond-elle sans hésitation, faisant définitivement la conquête de l'artiste.

Depuis ce jour, il a pris l'habitude de s'asseoir près d'elle à la fin du dernier service et de bavarder à bâtons rompus. Cette jeune femme est délicieuse.

Elle est plongée dans des études statistiques. Elle ne lui cache pas son métier de journaliste, disant travailler aux rubriques économiques. Elle ne se montre pas curieuse. Lui-même ne lui dit rien des coulisses de son établissement. Sa discrétion est appréciée en haut lieu. Tout juste évoque-t-il parfois tel ou tel personnage connu qui, dit-il, fréquente sa table. Il lâche même quelques confidences sur les habitudes gastronomiques du ministre Feuillerec et de quelques célébrités qui l'honorent de leur pratique, de telles fuites ne pouvant que contribuer à la renommée de sa maison. C'est ainsi que « *Le Platane Saint Germain* », s'est vu gratifier à diverses reprises d'appréciations flatteuses par quelques chroniqueurs, attirant l'attention des rédacteurs de guides à la mode. Il est cité parmi les lieux branchés, les découvertes d'initiés, les bonnes adresses où il faut être vu.

Estelle se garde de manifester un intérêt excessif pour ces révélations sans importance.

Le soir, elle se transporte dans un modeste café voisin, « *La civette bleue* », et elle observe les allées et venues autour du « *Platane Saint-Germain* ». Singulièrement les clients entrant et sortant ne sont souvent pas les mêmes, constatation qui a piqué sa curiosité. Elle découvre en déambulant dans les rues voisines une porte au fond d'une petite cour plantée de buis, de roses et de glycine. Voilà qui permet le jeu de va-et-vient.

Estelle a repéré un couple d'habitues des lieux, dont l'allure détonne. La femme arbore une chevelure mal teinte, où le gris affleure à la racine du roux, et des vêtements à peine défripés. Elle a toujours au bras un grand sac avachi. L'homme porte habituellement un pantalon de velours gris, un blouson de motard, des chaussures sans âge qui n'ont pas vu depuis longtemps le cirage et la brosse. Il ne quitte pas son petit sac à dos. Tous deux entrent par la cour, ressortent peu après, n'ayant certainement ni déjeuné ni dîné. Il enfourche un vieux scooter. Elle va prendre le métro.

— Maigre collecte pour une journaliste débutante... Nous allons où avec tout ça ?

— J'ai eu l'idée de suivre la femme. Le scooter, trop compliqué pour moi. Elle prend le métro jusqu'à Charles de Gaulle, elle sort avenue de Wagram et marche jusqu'à la Fnac de l'avenue des Ternes. Elle déambule dans le rayon des livres, en achète parfois un puis s'attarde avec un vendeur, toujours le même, un grand type assez quelconque. Ils échangent des enveloppes et elle s'en va.

— Des enveloppes ?

— Ne me demandez pas ce qu'elles contiennent, je n'en sais rien, mais l'homme au blouson l'attend devant la Fnac, fourre l'enveloppe récupérée dans son sac et repart. En sautant dans un taxi, j'ai réussi à repérer qu'il retournait au « *Platane Saint-Germain* », entrait par la porte de la cour et ressortait ensuite par la porte de devant, après avoir bu un café ou une bière au bar, pour retrouver plus tard la fausse rousse.

— Elle intéresse votre patron cette petite enquête ?

— Oui, justement. Mais il m'a dit de me débrouiller, de ne pas compromettre le journal qui ne me soutiendra pas en cas de fuite ou de pépin ou même s'il m'arrive des choses bizarres. Je suis sans doute sur une affaire sensible, j'ai le droit de ne pas aller plus loin mais, si je persiste et si j'apporte un scoop documenté au journal, on m'en tiendra compte. Difficile de percer dans ce métier. Vous n'imaginez pas la quantité de jeunes journalistes, frais émoulus de l'École de Lille ou d'une autre, qui au bout de deux ans ne supportent plus les enquêtes minables, les entrefilets, la compétition permanente, les propositions douteuses.

— On sait tout ça... Et vous l'avez, le scoop documenté ?

— Non, pas encore...

— C'est le choix des moyens qui vous fait peur ? Ou le risque ?

— Les moyens sont venus d'eux-mêmes. Le patron du restaurant, Etienne - il m'a dit un jour de l'appeler Etienne, tout le monde le fait...

— Donc pas le signe d'une intimité, heu... excessive... De toutes façons, quand on veut jouer les Mata-Hari on n'a peur de rien... douze balles dans la peau, non, j'exagère mais il y a de mauvaises rencontres...

— Etienne s'intéresse beaucoup à moi, beaucoup trop ...

Pierre-Marie Puyssagues regarde Estelle avec ce qui ressemble à de la gourmandise. Il s'effondre un peu dans son fauteuil surélevé (il faut toujours être plus haut que le client), on dirait qu'il se pelotonne. Il est un chat aux aguets, les yeux mi-clos.

Elle se sent mal à l'aise, se lève.

— En fait je crois que je viens vous voir trop tôt.

— Mais non, mais non, mieux vaut prévenir... En bref, vous couchez avec lui et il vous a donné des indices sur ce trafic d'enveloppes... Maintenant vous ne savez pas comment les utiliser.

— Je ne couche pas avec lui mais nous nous retrouvons ici ou là. Les jours de fermeture du restaurant nous allons au concert, au théâtre... Il n'est pas marié.

— Jusque-là tout va bien mais vous aurez du mal à jouer longtemps les effarouchées.

— Il est un peu vieux. Gentil, intéressant mais un peu vieux, dans les quarante-cinq/cinquante...

— Ah ! En effet...

Il se redresse, rentre son ventre, resserre sa cravate. Il ironise :

— Alors Mata-Hari cherche un autre moyen...

— En fait un soir, vous allez voir, c'est tout bête, il a voulu se faire beau pour une soirée avec moi. Il est monté, ce devait être pour un quart d'heure, pas plus, dans son petit appartement au-dessus du restaurant. Il m'avait demandé de

l'attendre, de faire attention à son sac, un sac contenant son ordinateur. J'ai pensé que j'avais le temps de trouver, peut-être même de copier quelque chose...

— Bien imprudent. Il vous a surprise ?

— Il me fallait plus de temps. Je lui ai fait téléphoner en numéro caché par un copain à qui j'ai dit que c'était une blague. Il lui a raconté que le premier ministre voulait absolument venir dîner chez lui avec son homologue britannique, les épouses, un interprète, deux conseillers : un dîner intime qui serait pourtant annoncé discrètement à une presse proche du pouvoir... Il a gobé tout cela. La conversation a duré plus d'une heure. Il fallait tout prévoir, l'installation des convives, le menu, la sécurité, on n'en sortait pas. Etienne a parlé de la petite porte de la cour, il a prévu une visite avec le personnel de sécurité, assuré son interlocuteur de sa parfaite discrétion. Mon copain a cru s'étouffer de rire. Moi, pendant ce temps-là, j'avais farfouillé, copié des dossiers sur une clé USB, effacé les traces de ma visite. Je remettais un peu de mascara sur mes cils, très posément, quand il est revenu.

— Bien joué... Reste à savoir ce que vous avez trouvé...

— Je viens seulement de commencer à regarder. C'est important... Je dois travailler dessus.

Pierre-Marie Puysaigues tend la main au-dessus de son bureau. Il s'impatiente.

— Avançons. Donc vous voulez me confier cette clé pour que je vous conseille ? Je la mettrai en lieu sûr. J'ai ici deux coffres, l'un ne contenant pas grand-chose, dont mon assistante connaît la combinaison, l'autre dissimulé que je suis le seul à pouvoir ouvrir et dont le contenu ferait exploser l'Elysée.

— Exploder l'Elysée !

— Il ne faut pas grand-chose, un petit scandale, au bon moment... Tout se vend, tout s'achète, les périodes électorales font flamber les cours...

Drôle d'avocat.

Estelle se lève à nouveau.

— Je n'ai pas fait de double, la clé est chez une tante, cachée. Je reviendrai. Donnez-moi un autre rendez-vous...